

platonismes plotino-porphyréens et jamblichéo-procléens, c'est-à-dire entre tendance à la rupture et solution de continuité, sa présence ne laisse pas de surprendre. Et cet ensemble foisonnant pourrait bien dissimuler au lecteur pressé quelques pages dignes d'intérêt sur le genre auquel rattacher les traités plotiniens (p. CCXLI-CCXLVIII) : de façon originale, Plotin n'agit pas en commentateur, pas plus qu'il ne se limite à une doctrine orale caractéristique de l'enseignement ou de la diatribe (comme le fit son maître Ammonius). Ses traités apparaissent plutôt comme de véritables dissertations philosophiques, savamment construites, argumentées et documentées. Que penser à présent de l'édition, due à L. Ferroni et qui fait l'objet de la fin de l'Introduction ? Au lieu de reprendre à nouveaux frais la collation des manuscrits, l'éditeur a préféré se fonder sur le travail effectué par Henry et Schwyzer en prenant le parti de le considérer non comme une œuvre achevée et sacrée, mais d'emboîter le pas à ces auteurs qui, dans les *addenda* et dans des articles postérieurs, n'ont cessé de réviser leur texte. Autrement dit, l'intention est d'intégrer la recherche récente à un matériau encore meuble. Il en résulte un travail soigné, précédé d'une présentation exhaustive de la tradition manuscrite et qui se fixe pour tâche de fournir un « nouveau » texte, au sens où il a été intégralement repensé. Tout ce travail préparatoire aboutit à la traduction d'un seul traité, le premier dans l'ordre chronologique. Contrairement à l'édition d'É. Bréhier qu'elle remplace et conformément à un usage désormais fréquent, cette édition a en effet abandonné l'ordre systématique établi par Porphyre, dans l'idée de souligner les évolutions de la pensée plotinienne. La traduction se veut fidèle, mais sans sombrer dans l'obscurité. À tout le moins rivalise-t-elle avec celles de J. Laurent et d'A.-L. Darras-Worms. Quant au texte, il modifie rarement l'édition H.-S.². Chaque leçon problématique est toutefois copieusement argumentée dans les notes finales, où le lecteur trouve également des explications sur les particularités linguistiques de Plotin, son vocabulaire et son usage parfois déconcertant de la syntaxe, ainsi que plusieurs questions d'interprétation. Sur ce dernier point, l'introduction et le commentaire par annotation, s'ils s'avèrent plus complets que ceux de Laurent (limités par des contraintes éditoriales à une notice et à une annotation sommaires), se révèlent moins détaillés que ceux de Darras-Worms. Cela étant, ils adoptent la même perspective qui insiste sur le rôle directeur du *Banquet*, duquel Plotin hériterait l'idée d'ascension vers le beau et le vocabulaire de la *parenté*. Quant à l'apparat des sources qui figure au pied du texte grec, il forme un précieux outil de travail et ne fait pas double emploi avec celui de Darras-Worms : la confrontation des deux appareils de notes se révèle très instructif. En conclusion, ce premier volume offre une belle entrée en matière à cette nouvelle édition. Les néoplatonisants ne peuvent que se réjouir de la parution des tomes suivants, auxquels devraient collaborer de nombreux spécialistes.

Marc-Antoine GAVRAY

Béatrice BAKHOUCHE, *Calcidius. Commentaire au Timée de Platon*. Édition critique et traduction française par B.B. Paris, Vrin, 2011. 2 vol. 16 x 24 cm, 934 p. (HISTOIRE DES DOCTRINES DE L'ANTIQUITÉ CLASSIQUE, 42). Prix : 75 €. ISBN 978-2-7116-2264-1.

Ces deux volumes consacrés à l'œuvre de Calcidius, fruit d'un long travail de grande érudition, constituent un outil de travail extrêmement précieux pour la

communauté scientifique : il s'agit de la première traduction en langue française (après celle de C. Moreschini il y a dix ans), fondée sur une nouvelle édition révisée de l'édition Waszink. Le premier volume contient une introduction générale (p. 7-128), la traduction en latin par Calcidius du début du *Timée* (17 a-53c), traitant de la fabrication par le démiurge de l'âme, du corps humain, du monde et de son ordre, et le commentaire correspondant, constitué de 355 chapitres. Le second volume rassemble les notes relatives au texte de Calcidius (293 p.), les annexes et la bibliographie. Le travail de B. Bakhouche représente un apport d'autant plus important, que l'œuvre de Calcidius, qui joua pendant plusieurs siècles le rôle fondamental de vecteur du platonisme dans l'occident latin, fut jusqu'à une date récente, presque totalement négligée par les commentateurs, en raison des incertitudes liées à sa datation et à son attribution. B. Bakhouche commence par déterminer qui est Calcidius, qu'elle identifie comme étant un platonicien du cercle de Milan ayant écrit aux alentours des vingt dernières années du IV^e siècle de notre ère, puis étudie la nature, le style et le plan du commentaire, dont l'exégèse se fait à deux niveaux – le premier, mathématique, s'appuyant sur les connaissances scientifiques de son temps, est une première étape menant vers le second niveau, philosophique. Elle détaille enfin ses sources, essentiellement médioplatoniciennes. Même si cette section est très bien informée et documentée, on pourra peut-être regretter un manque de précision dans la définition des différentes branches de la « philosophie », de sa « recherche » et des « sciences ». Ainsi aux p. 21 et 24, les « sciences » apparaissent tantôt comme une catégorie de la « recherche philosophique », par différence avec la « philosophie », tantôt comme une subdivision de la « philosophie théorétique » : « En outre, le *Timée* – à tout le moins son exégèse par Calcidius – constitue une totalité qui ne traite pas seulement des trois grandes parties de la philosophie – logique, physique et éthique –, mais aborde les trois grands domaines de la recherche philosophique – sciences, physique, théologie –, tripartition qui peut donner la clé de composition du commentaire » (p. 21) ; et « en partant de la division de la philosophie théorétique, au chap. 264, entre théologie, physique et science mathématique, cette dernière division correspond aux chap. 8-118 du commentaire » (p. 24). B. Bakhouche aborde ensuite la question de la religion chez Calcidius pour montrer qu'à côté de l'influence du christianisme, c'est principalement la théologie platonicienne qui imprègne le commentaire. Cette analyse est l'occasion pour l'auteur de présenter rapidement le médioplatonisme et les difficultés inhérentes à la définition de cette catégorie, en se référant principalement aux travaux de M. Zambon, dont certains raccourcis sont parfois abrupts : qualifier Plutarque de représentant d'un « courant sceptique » médioplatonicien, ou faire d'Atticus le porte-parole d'un courant « stoïcisant » (p. 44), mériterait d'être discuté. Les travaux de nombreux commentateurs de ces dernières décennies, consacrés à Plutarque et à la complexité de l'héritage académicien dont il se revendique, ont insisté sur la différence entre les « sceptiques » proprement dits (pour qui tout savoir certain est impossible) et ceux que J. Opsomer nomme les « zététiques », au nombre desquels se compte Plutarque, dont la prudence herméneutique est l'expression de sa piété et d'une recherche constante de la vérité. C'est enfin à la postérité de l'œuvre et à l'histoire du manuscrit qu'est consacrée la fin de l'introduction. L'auteur pointe le caractère central de l'œuvre de Calcidius, somme du savoir platonicien, tant sur le plan scientifique que philosophique, élaboré à travers la discussion de multiples

sources stoïciennes et médioplatoniciennes et dont les nombreuses copies ont permis la continuité de la lecture de Platon des cercles d'Alcuin, jusqu'à Pétrarque et Ficin. À cette introduction générale succède l'introduction à la traduction de Calcidius, traduction dont l'auteur montre bien qu'elle est moins une transposition du grec en latin qu'une réécriture, Calcidius n'hésitant pas à bouleverser l'ordre et la structure de nombreux passages et phrases. B. Bakhouche compare la traduction calcidienne à celle de Cicéron, la seule autre traduction latine en circulation à l'époque, qu'elle confronte au texte original de Platon à travers une étude stylistique et linguistique. La traduction, élaborée avec le concours de L. Brisson, qui a pour objectif d'être lisible pour un lecteur contemporain, est aussi très exacte et assortie de nombreuses notes (même si certaines sont parfois trop elliptiques, par exemple concernant la définition célèbre du médioplatonisme des Idées comme pensées du dieu). Elle atteint le double objectif de l'acribie et de l'accessibilité, ce qui lui confère un grand mérite. On pourra peut-être seulement relever ici ou là de très légers oublis. Ainsi Calcidius traduit systématiquement la *hylè* platonicienne par *silva* qu'il distingue de *materia*, rendus respectivement par « matière » et « matériau » ; or, au chapitre 331, *materia* est, par inadvertance, traduite par « matière » (« Et la matière conviendra donc à cette œuvre... »). En dépit de ces remarques, qui n'affectent en rien l'excellente qualité de ce travail, ces deux volumes se distinguent par leurs nombreuses qualités d'érudition scientifique, philosophique et philologique et donnent, de manière claire et pédagogique, accès à un texte décisif de l'histoire de la philosophie à qui sa juste place est enfin rendue.

Alexandra MICHALEWSKI

Heinz-Günther NESSELRATH, *Libanios. Zeuge einer schwindenden Welt*. Stuttgart, A. Hiersemann, 2012. 1 vol. 14,5 x 21 cm, VII-166 p. (STANDORTE IN ANTIKE UND CHRISTENTUM, 4). Prix : 39 €. ISBN 978-3-7772-1208-1.

Ce « petit livre » (p. VII), issu de la documentation rassemblée par l'auteur pour son article « Libanios » dans le *Reallexikon für Antike und Christentum* (2008), a pour but de présenter Libanius pour lui-même – en tant que personnalité originale au sein d'une époque en pleine mutation – et par lui-même – par le biais de nombreuses citations entre guillemets de ses discours ou de ses lettres. Et c'est bien l'homme Libanius qui retient l'attention ici, les différents épisodes de sa vie certes (à travers l'*Autobiographie*, discours 1) mais surtout son attitude résistante vis-à-vis d'un monde qui, après la mort précoce de Julien, lui devient d'année en année plus étranger – mais où il réussit cependant à conserver une place et même une certaine influence. Ce qui est bien mis en lumière, c'est sa fidélité opiniâtre à la culture des Hellènes et au respect des temples et des autels où sont honorés les dieux. Les mots « christianisme », « chrétiens » ou « Christ » ne sont jamais utilisés dans toute son œuvre (il emploie des périphrases), sans doute par souci de purisme linguistique (car ce sont des mots qui n'appartiennent pas au grec classique) ou peut-être par crainte de laisser trop deviner son antipathie... Beaucoup d'indices montrent cependant, dans les lettres, que Libanius fait très souvent la distinction entre le christianisme, notion abstraite qu'il abhorre, et un compatriote chrétien, qu'il aidera s'il est en difficulté. On n'oubliera pas non plus qu'il eut, jusqu'à la fin de sa vie, des disciples chrétiens dont le plus